

Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 3 (1957)

Heft: 6

Nachruf: Albert Béguin tous les jours

Autor: Cayrol, Jean

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ALBERT BÉGUIN TOUS LES JOURS

par Jean CAYROL

Que puis-je dire alors que je reste muet, comme dépossédé par la mort si brutale d'Albert Béguin ? Que puis-je faire sinon me terrer dans un coin et fermer les yeux devant le visage de mon plus cher ami dont les traits ne seront plus jamais immobiles, car la mémoire, celle qui aime, n'est pas un reliquaire, mais sans fin un présent.

Avec des mots, ces mots qu'il aimait et qui furent sur ses lèvres toujours intacts, toujours sereins, ces mots quotidiens tout vifs, il faut que j'exprime ma peine qui n'a plus de mots et qui se blottit dans le silence et déjà dans l'attente. Il est là et il n'est pas là. Il va ouvrir la porte de mon petit bureau et elle reste fermée. Il va m'appeler au téléphone et la sonnerie se tait. « Bonjour, Albert. Elle est magnifique, la chemise américaine que vous portez. Je n'ai pas de cigarettes, voulez-vous m'en passer une ? Alors, vous n'êtes pas déçu de ces pages que je vous ai déposées sur votre table ? Si on déjeunait ensemble ? Vous avez lu dans le journal cet article étonnant ?... » Voilà, et je n'ai plus de réponse et mes pauvres interrogations restent en suspens. Alors, comment voulez-vous que je parle si mon compagnon m'a été retiré et si je reste encore debout, prêt pour une conversation qui ne reprendra plus ?

Je me hâte de surprendre ses gestes familiers, sa façon de s'adosser à un mur ou à une chaise, de se pencher sur un texte. Je suis comme une fourmi, j'accumule les détails, j'engrange déjà l'éclat inattendu de ses yeux, son silence et sa vivacité, afin que la vie ne se décolore pas, ne se raidisse pas, ne s'appauprisse pas sans lui. Nous avons besoin de tous nos morts pour sourire et avoir chaud. Il ne faut pas que je le perde de vue un seul instant. Quand un être est trop près de nous, il échappe à notre regard qui s'appuyait sur son visage non seulement pour le voir mais pour l'entendre.

Je ne peux parler d'Albert Béguin sans parler de moi. Il est de mon humble vie ; il s'est tellement confondu avec mes craintes et mes espérances : comment voulez-vous que je le contemple de loin ?

Je me sentais bien avec lui, dans son intimité. Quand il aimait, il aimait jusqu'au bout ; il n'était jamais de passage dans un cœur. Albert Béguin savait remettre une colère ou une tendresse à sa place, ajuster à sa méditation la plus petite question. Il avait bon œil sur toutes choses. Rien n'échappait à sa curiosité, à son appétit pour « ce doux royaume de la terre ». Quand il nous envoyait une lettre de quelque pays étranger, celle-ci circulait entre nous tant elle était chaleureuse et humaine. Albert Béguin devinait le point vulnérable, la faille, la blessure, dans un système ou

dans une civilisation, et il les remettait dans la vérité. Et quelle sollicitude pour un regard fiévreux de l'Inde, pour un marché du Mexique, pour une relique modeste ! Je pense à cette petite figure de pierre mutilée qu'il avait ramassée entre des herbes folles ; même l'œil à demi-fermé d'une jeune déesse témoignait sur certains liens de parenté spirituelle qu'Albert Béguin essayait de renouer à travers un monde dont il voulait approcher le plus près possible l'Unique Visage.

Il aimait flâner, contempler, raconter. Elle est encore proche de moi cette journée de septembre dernier où il m'avait fait les honneurs de Genève. Nous errions lentement par une allée sinuuse qui longeait le bord du lac. Les arbres et l'eau luisaient dans cette déjà tendre lumière d'une fin d'été. Il me parlait de son enfance vers laquelle il revenait pour mieux saisir ce qui l'environnait. Il avait une façon si simple de remettre même le plus petit fait dans sa légende, pour tout dire, dans la poésie.

Oui, j'étais bien avec lui ; il m'aidait si affectueusement à débroussailler ce que je sentais confusément. Et puis le silence n'était jamais écarté de nos rencontres. D'ailleurs, toutes ses phrases retenaient le silence. Il ne parlait jamais trop ; il avait juste mesure dans son langage précis, définitif dès le premier mot.

J'ai cru d'une autre manière à cause de lui. Il a nourri ma foi de ses réflexions, de sa vie intérieure, de sa scrupuleuse saisie du secret de Bernanos, ou de Péguy, ou de Nerval. Il m'attendait dès la sortie des camps de concentration ; il m'a apaisé, il m'a imposé d'être moi-même, de choisir ; il m'a redonné le goût de vivre, de survivre à ce que j'avais vécu ; il ne m'a pas lâché la main. Dès qu'il y avait souffrance ou solitude, Albert Béguin ne se dérobait pas, mais, au contraire, tenait ferme pour l'autre devant les coups durs. Il donnait et si lui-même se trouvait dans une situation difficile, il faisait silence sur ce qui pouvait l'atteindre ; il ne voulait pas imposer à autrui le poids d'un ennui ou d'un chagrin. On dira qu'il fut un homme secret, mais comment peut-on vivre sans être secret ? Il n'aimait pas importuner, et quand il paraissait s'éloigner, c'était pour mettre au clair ce « mauvais rêve » qu'est parfois l'existence de l'homme. Il était vivant sans répit en Dieu et en les hommes. Et s'il eut des préférences, en littérature, par exemple, c'est peut-être parce qu'il se sou-

venait de cette phrase de Léon Bloy : « Tout écrivain doit porter ses livres sur sa figure. »

Je comprenais tout avec lui, grâce à lui ; un texte, une rencontre reprenaient sa vraie mesure. Il savait batailler pour imposer soit une idée, soit un auteur qu'il avait découvert. Ses réparties étaient drues, acérées, promptes. L'amitié ou l'admiration lui donnait ses meilleures armes.

Mais jamais son langage ne se laissa avilir par la passion ; il parlait comme il écrivait, sans rature, maître de ses mots toujours prêts.

Il aurait aimé perdre son temps, et cela est important pour celui qui écrit ou médite ; j'arrivais difficilement à l'arracher à ses besognes quotidiennes. Il savait que « perdre son temps, c'est bien souvent le gagner ». Une rue, un paysage, une silhouette peuvent expliquer le monde que nous vivons, parfois l'enchanter ou le saisir mieux que les murs d'une retraite où l'écrivain s'enferme sans une fenêtre ouverte. J'ai eu beaucoup d'instants de répit avec Albert Béguin, de ces petites oasis de l'amitié. J'aimais quand il me happait au passage dans l'escalier de la rue Jacob, quand il m'entraînait à faire quelque course ; nous partions comme des collégiens ; il avait le sens de la récréation.

Homme de la solitude, il ne fut jamais isolé des autres ; il en savourait la compagnie. Tout le sollicitait, une vieille chanson populaire, un poème, une phrase entendue par hasard ; il faisait confiance à la vie dans tous ses instants, même dans ses manques. Il riait, il plaisantait et son œil averti derrière les lunettes nous attendait au dernier mot d'une bonne histoire. Et quand, brusquement, il se rappelait ses années passées, les cocasses ou illustres visages aperçus sur sa route, certaines aventures pittoresques ou poignantes, il n'y avait plus qu'à se taire. Ce méditatif mettait en veilleuse son intelligence et c'est son cœur qui le guidait. Son admirable mémoire n'omettait rien, pas la plus petite anecdote. Nous le suivions, éblouis, séduits par ses dons de conteur ; nous n'avions plus d'âge ; il nous semblait que, depuis le début, nous avions à ses côtés.

Les mots se brouillent quand je veux parler au nom de l'amitié de celui qui fut fidèle à tous les rendez-vous, constant dans les sentiments, inquiet des autres et de lui-même au cœur de ce monde désuni.

Albert Béguin ne nous quitte plus puisque nous vivons dans la même maison, celle d'une paix qui ne se consume pas comme une mauvaise lampe et qui éclaire aujourd'hui le visage de son repos.

J. C.